



Bulletin des Amis

de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de saint François de Sales - Case postale 2346, 1950 Sion 2 Nord - CCP 19-43-5, Crédit Suisse, Sion, C. 715.452.00

Le Bien et le Mal

Ce que Dieu a séparé l'homme ne peut l'unir, c'est la lutte entre le bien et le mal : inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius", je mettrai une inimitié entre toi et la femme et entre ta descendance et la sienne" (Gen. 3, 15)

Une phrase de cette lutte est celle qui se déroule depuis la Renaissance jusqu'à nos jours : l'ère de la Révolution...

A la lumière du bon sens, on ne peut nier sérieusement que le monde moderne aille très mal...

On ne peut non plus nier désormais que nous nous trouvons face à un processus universel logique, unique et total...

Le magistère nous enseigne que :"les ténèbres d'aujourd'hui... (ne sont pas le résultat de forces aveugles, mais... [Léon XIII Immortale Dei]) du lent travail de désagrégation spirituelle issue de l'humanisme paganisant, du libre examen, du phylosophisme fumeux du XVIIIe siècle, de l'idéologie et du positivisme du "IXème siècle... (Pie XII, 20.4.1941)

1. dans les tendances

La Révolution est un processus fait par étapes... La première, c'est-à-dire la plus profonde consiste dans une crise des tendances. Ces tendances désordonnées, par leur propre nature tendent à se réaliser, ne se conformant plus à tout l'ordre des choses qui leur est contraire, commencent à modifier les mentalités, les modes d'être, les expressions artistiques et les coutumes, sans influencer tout de suite de façon directe, ni habituellement les idées."

2. dans les idées :

"De cette profondeur, la crise passe au terrain idéologique... il faut vivre comme on pense, sinon tôt ou tard, on finit par penser comme on a vécu... et du dérèglement des tendances sortent de nouvelles doctrines. Elles cherchent au début un "modus vivendi" avec les anciennes... contre lesquelles normalement elles ne tardent pas à produire la lutte ouverte".

Schéma de la déchristianisation

XIII	Chrétienté (apogée)	=	réalisme + Dieu + N.S. Jésus-Christ	+ Eglise	+ fervente vie surnaturelle
XIV - XV	Révolution humaniste	=	réalisme + Dieu + N.S. Jésus-Christ	+ Eglise	- ferveur = naturalisme
1517	Révolution protestante	=	réalisme + Dieu + N.S. Jésus-Christ	- Eglise	= apostasie, liberté religieuse
1789	Révolution libérale	=	réalisme + Dieu - N.S. Jésus-Christ		= laïcisme
1917	Révolution communiste	=	réalisme - Dieu		= athéisme
	IVème Révolution	-	réalisme		= aliénation, (Révolution satanique)

Nb. Avec l'humanisme, l'homme se soustrait de la soumission à Dieu et refuse ce qui est plus facile à refuser, plus périphérique : la fervente vie surnaturelle. Mais dans ce nouvel état d'âme est déjà contenue toute la Révolution jusqu'au communisme et la socialisation du satanisme

Le changement de mentalité fut donc le chef-d'œuvre des humanistes qui n'ont pas fait pour cela tout d'abord de la théorie, mais qui ont surtout travaillé les coutumes, les tendances de l'âme dans l'art, la littérature, etc. Ils n'ont pas travaillé directement dans la doctrine mais dans tout le reste, dans toutes les autres manières extra-spéculatives, symboliques, à travers lesquelles on détruit et on édifie les convictions des hommes; de là l'importance des tendances.

3. Dans les faits :

"Cette transformation des idées s'étend à son tour, au terrain des faits... et de là opère par des moyens violents ou non violents, la transformation des institutions, des lois, des coutumes, tant dans le domaine religieux que dans la société temporelle".

Après avoir travaillé les tendances, dans un deuxième temps seulement, cette nouvelle conception se donnera une formulation,

une théorie : protestante, libérale, socialiste, satanique, etc. De même que la Foi catholique vécue, quand l'homme contemple et vit les Vérités Eternelles, engendre la Culture catholique en harmonie avec ces grandes Vérités et lorsque celles-ci pénètrent et animent la société, donne naissance à la Civilisation catholique, ainsi les nouvelles doctrines révolutionnaires engendrent une

société et une culture : protestante, libérale, communiste, satanique, cela est comme résumé dans le schéma qui suit.

(Tiré de : Notes sur la révolution dans l'Eglise. G. M. T.)

tendances : état d'âmes qui précèdent les idées	catholique	humanisme			satanisme
idées : formulation doctrinaire spéculative	foi catholique	doctrine protestante	doctrine libérale	doctrine socialiste	
culture : la doctrine décide dans tous les champs de la culture ce qui est cohérent avec elle- même et élimine ce qui s'y oppose	culture catholique ici le travail indispensable et irréformable du Magistère	culture humaniste	culture protestante	culture libérale bourgeoise	culture satanique
société : quand la culture s'est répandue elle se réalise en se concrétisant dans la con- struction de la société	civilisation catholique	société humaniste	société protestante	société libérale	société satanique

La pensée du Nouvel Age¹, IV partie

New Age a la prétention d'établir "le Royaume de Dieu sur la terre"¹. Mais un tel Paradis ne peut se concevoir là où font rage guerres, discordes, disputes, etc. Acceptant le postulat hégélien selon lequel la source la plus profonde de tout conflit est le principe de non contradiction², New Age entend, dans une volonté pacifiste et iréniste, transcender ce principe. Ce principe, selon lequel une chose ne peut pas en même temps et sous le même rapport, être et de pas être, être quelque chose et son contraire, est non seulement le premier principe de la logique, de toute pensée cohérente, mais aussi le premier principe de la vérité objective.

S'attaquer au principe de non contradiction ne peut que conduire à l'absurde, à la confusion, à l'anarchie. Les textes des adeptes de Neu Age nous confirment cet aboutissement. Au niveau de la connaissance, Geisler s'insurge contre le soi-disant dualisme cartésien ; la plupart des adeptes du Nouvel Age rejettent l'esprit analytique. Selon eux, comme l'analyse procède par division "sic et non", elle diversifie, sépare, met en opposition l'objet de la connaissance, et cela se termine en guerre de religion, inquisition, querelle de dogme... alors que la méthode analytique, fidèle à l'esprit humain, discursif et non intuitif, ne distingue dans l'objet de la connaissance que pour ensuite mieux unir.

A l'esprit analytique, le Nouvel Age oppose un esprit de synthèse : "L'esprit synthétique de la conscience New Age ne signifie pas un ramassis acritique de toutes les traditions diverses possibles, mais plutôt une attitude qui assume les connaissances acquises jusqu'à aujourd'hui, leur donne une nouvelle valeur, et selon leur place dans cette (nouvelle) échelle de valeurs, les introduit dans un système d'ordre supérieur et les transforme"³.

Ne nous laissons pas tromper par les mots : le système d'un ordre supérieur dont il est fait mention plus haut n'est rien d'autre que le MONISME, théorie selon laquelle tout est UN, toutes choses ne sont "en réalité" qu'un seul être, les différences entre les êtres ne seraient qu'une illusion de notre esprit "cartésien". Le même Geisler parle plus loin de "cette recherche d'une nouvelle unité, d'un réveil pour sortir des divagations du dualisme cartésien qui dominait la morale et la théorie de la connaissance de l'âge antérieur (christianisme)"⁴.

De l'erreur au niveau de la connaissance, on passe à l'erreur au niveau de la réalité.

Car la nouvelle unité recherchée est "l'unité (des êtres) avec la

nature, l'unité d'esprit et de matière, l'intégration des termes opposés homme et femme"⁵.

New Age propose une solution d'intégration, selon laquelle il faut considérer les relations(incidentielles) d'un objet avec le milieu dans lequel il se trouve comme étant essentielles à l'objet. On parle de vision globale, de "holistique", de synthèse. On confond finalement l'objet avec son milieu, on nie la réalité de toute distinction : oui/non, être/non-être, créateur/créature, bien/mal.

Une telle position au niveau du réel comportera nécessairement de funestes conséquences au niveau de la conduite humaine, de la morale :

"New Age, avec ses connaissances et ses thérapies conduit à une éthique globale qui est en accord avec notre époque - une éthique très clairement écologique. Disons seulement que le dualisme des sexes et la morale sexuelle qui en découle appartiennent au passé ainsi que le dualisme employé/employeur, et l'éthique sociale qui en découle. Il n'y amène plus cet antagonisme, entre tous le plus décisif et le plus tragique de l'histoire de l'occident, l'antagonisme vie/mort, ici-bas/au-delà"⁶.

La négation de la différence entre ciel et terre(ici-bas/au-delà) entre vie et mort présuppose la divinisation de l'homme, ce que le Nouvel Age d'ailleurs affirme lui-même⁷.

L'homme est alors la norme suprême et la mesure de toutes choses, la règle de sa conduite morale se réduit à la seule considération de son plaisir.

Voilà où conduit la pensée du Nouvel Age : un Hédonisme pragmatique et égoïste ayant ôté toutes les lois et barrières morales objectives, l'anarchie régne à tous les niveaux. C'est le retour inavoué mais certain à la loi de la jungle, à la loi du plus fort, aux sombres jours du paganisme sans foi ni loi.

B.F.

(A suivre)

1 Cf Omraam Mikhaël Aïvanhow, Le livre de la magie divine, Frejus, 1987; Cf. aussi l'Action de carême (Suisse) 1989 où l'arche de salut est devenue l'Arche Terre.

2 "Il y a un arbre dans le jardin" et "Il n'y a pas d'arbre dans le jardin". Ces deux propositions ne peuvent pas être toutes les deux vraies en même temps.

3 Geisler, New Age, Zeugnis des Zeitwende, Freiburg, 1984, p. 30.

4 Geisler, op. cit., p. 48

5 Geisler, op. cit., p. 48

6 Geisler, op. cit. p. 48

7 M. Ferguson, Aquarian Conspiracy (texte déjà cité dans un article précédent); Baghwan et autres gourous l'affirment aussi très clairement.

Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et Réponses

Edition en Français du Périodique Romain

sì sì no no

<< Que votre OUI soit OUI, que votre NON soit NON, tout le reste vient du malin>> (Mt 5, 37).

SUISSE : Ed. Les Amis de saint François de Sales - Case postale 2346, 1950 Sion 2 Nord - CCP 19- 43-5, Crédit Suisse, Sion, C. 715.452.00

SCHISMATIQUES DE NOM ET SCHISMATIQUES DE FAIT

La Croix du 1er juillet 1989, p.10 : un successeur des Apôtres, Mgr Thomas, Evêque de Versailles, fait le bilan du prétendu « schisme » de son Exc. Mgr Lefebvre. Bilan qu'il estime naturellement positif, surtout parce que, selon lui, « nous sommes sortis de l'ambiguïté » : l'incommode « Mgr Lefebvre prétendant, non seulement être pleinement catholique, mais se présentant comme l'unique tenant du vrai catholicisme », se trouvant maintenant obligé de défendre « de l'extérieur... cette position ». De l'extérieur de l'Eglise, s'entend. Parce que, pour Mgr Thomas, il n'y a pas de doute que lui soit « dans » l'Eglise et Mgr Lefebvre « dehors ».

Mais il ne suffit pas d'une déclaration de schisme pour créer un schisme, si une telle déclaration ne correspond pas à une réalité schismatique, et, de même, il ne suffit pas de se déclarer « dans » l'Eglise pour s'y trouver réellement. Aucun homme, fut-il le Pape, c'est-à-dire la plus haute autorité après Dieu, n'a le pouvoir de créer par sa pensée la réalité ; il peut seulement la constater et la déclarer.

Ces préliminaires étant posés, retournons à l'Evêque de Versailles qui se réjouit de la « clarification » qui s'est faite et de se trouver finalement séparé de Mgr Lefebvre : lui étant « dans » l'Eglise et Mgr Lefebvre au « dehors », et analysons la consistance de sa prétention à lui, Mgr Thomas, à être « dans » l'Eglise.

L'Evêque de Versailles ne sait pas ce qu'est la Tradition

« Le schisme, poursuit Mgr Thomas, nous a aussi obligés à cerner l'essentiel de ce qu'est le catholicisme, en particu-

lier en précisant le sens exact de la Tradition. On a souvent restreint celle-ci à un ensemble de petites traditions de ces cent dernières années. Il a donc fallu redire que la Tradition n'est pas seulement limitée au dernier Concile, ni au XIXème siècle. La Tradition comprend les vingt siècles de la vie de l'Eglise sur l'ensemble de la planète avec tous les mouvements missionnaires et l'inculturation du catholicisme dans les différentes civilisations. La Tradition de l'Eglise implique donc une réelle ouverture aux réalités sociales, historiques, économiques, politiques et culturelles. »

Certainement la Tradition ne se limite pas au dernier Concile (pour autant qu'il ne s'oppose pas lui-même à la Tradition), comme l'ont prétendu les néomodernistes, ni même ne se limite pas « aux petites traditions de ces cent dernières années », chose que n'ont jamais prétendu les « traditionalistes », simplement parce que la Tradition (du latin tradere : transmettre) est, au sens actif, la transmission de la Révélation Divine, et au sens passif, selon les définitions du Concile de Trente (Dz 783) et de Vatican I (Dz 1787) les vérités divinément révélées à transmettre jusqu'à la fin du monde « sans contaminations, sans adjonctions, sans diminutions » (Pie XII), *Munificentissimus Deus*. Oui, ce que l'on appelle le développement doctrinal est justement seulement « une manière d'affirmer avec plus de clarté, plus de précision, plus de certitude, plus d'insistance, les vérités révélées, qui ont toujours été crues au moins implicitement » (J.M.A. Vacant. *Le magistère de l'Eglise et ses organes ch I*). L'Evêque de Versailles, au contraire, identifie la Tradition avec... « l'inculturation du catholicisme dans les différentes civilisations »,

ce qui lui permet d'affirmer que la Tradition « implique...une réelle ouverture aux réalités sociales, historiques, économiques, politiques et culturelles » et ainsi de justifier toutes les « ouvertures » au nom desquelles le dernier Concile a ouvert la voie à la liquidation de toutes les vérités révélées et transmises par l'Eglise et donc de la Tradition.

Or « l'inculturation » même correctement comprise n'a rien à voir avec la Tradition. Car, s'il est vrai que l'Eglise envoyée dans tout le monde, vers toute créature (Mt. 28, 19-20 ; Mc. 16, 15) a la capacité de s'adapter à toutes les civilisations, ou plus exactement, de s'incorporer tout ce qui dans les diverses civilisations est vrai, bon et juste, il est aussi vrai que cette adaptation, cette incorporation ne s'est jamais produite aux dépens de la Tradition et donc du « depositum fidei » que l'Eglise a le devoir de transmettre intégralement à tous les hommes de tous les temps et de tous les pays. Bien plus cette adaptation est rendue possible par le caractère « catholique », c'est-à-dire universel de l'Eglise qui, étant « l'humanité organisée en Dieu par le moyen du Christ » (Sertillanges : *Catéchisme des incroyants*) se préoccupe exclusivement de sa fin qui est justement de conduire à Dieu, Père de tous, et d'incorporer au Christ, Souverain de tous, l'humanité entière. Fin purement spirituelle, surnaturelle, transcendante, qui place l'Eglise au-dessus de tous les particularismes humains, ethniques, nationaux, et de même intellectuels, politiques, économiques, etc.

Mgr Thomas, au contraire, identifiant l'inculturation avec la Tradition, annule l'élément statique et essentiel du Christianisme, c'est-à-dire la Vérité Révélée à

transmettre fidèlement et intégralement, et fait de la Tradition un élément dynamique capable de s'adapter à toutes les cultures, réduisant ainsi la religion chrétienne à un vague sentiment religieux adaptable aux divers besoins et aspirations des individus et des peuples (cf. S. Pie X : *Pascendi*).

Conclusion : Mgr Thomas, qui affirme même avoir été obligé par le « schisme » de « cerner l'essentiel » du catholicisme, confond l'essentiel et le marginal. Tout en affirmant avoir été obligé par le « schisme » de préciser particulièrement « le sens exact de la Tradition », il montre qu'il ne sait pas du tout ce qu'est la Tradition. Pour Mgr Thomas, comme pour d'autres évêques, se pose ici la question de savoir s'il croit encore qu'il y a eu une Révélation divine au sens objectif et qu'il y a donc eu des vérités divinement révélées, reçues et à transmettre ; ou bien fait-il partie, lui aussi, de ces « aveugles et conducteurs d'aveugles » qui « méprisant les saintes et apostoliques traditions s'attardent à des doctrines creuses, fuitiles, incertaines et condamnées par l'Eglise et avec ces doctrines, hommes stupides, croient soutenir et défendre la Vérité même » (Grégoire XVI : *Singulari Nos*, cité par Saint Pie X dans *Pascendi*)

Mgr Thomas ne sait pas ce qu'est la catholicité de l'Eglise

Mgr Thomas note que « pour trouver une solution d'urgence » le Vatican a « pratiqué une grande largeur de vue et fait de grandes concessions aux catholiques de sensibilité traditionnelle »

Le journaliste cueille la balle au bond pour demander avec un aplomb incroyable :

« Cette largeur de vue a cependant provoqué un réel malaise car les traditionalistes peuvent rejeter des pans entiers du Concile, on ferme les yeux pourvu qu'ils affirment leur attachement au Pape. Quand les théologiens cherchent à penser les problèmes neufs posés à l'Eglise par les évolutions scientifiques, ils sont sanctionnés [sic] dès qu'ils sortent légèrement [sic] des sentiers battus. Y aurait-il deux poids et deux mesures ? »

Et Mgr Thomas, très sérieux, comme si les progressistes étaient aujourd'hui réellement « censurés » et les traditionalistes, au contraire, soutenus par les autorités, répond : « Ce point mérite une certaine attention. Je crois qu'il est nécessaire de vivre à l'intérieur du catholicisme romain une plus grande ouverture d'angle dans la façon d'aborder la Révélation. En faisant mon petit livre « Je crois en Dieu » j'ai pensé que nous étions des millions à dire le « Je crois en Dieu » tous les dimanches ensemble. Cependant, si l'on demandait à chacun d'écrire ce qui, à ses yeux, est l'essentiel de sa foi, nous découvrions une très grande diversité de conceptions. L'Eglise couvre à la fois des traditionalistes qui n'acceptent pas un certain nombre de positions du Concile sur la liturgie, la liberté religieuse, la Tradi-

tion, la mission de l'Eglise dans le monde et *en même temps elle accepte que des théologiens disent des choses qui se situent à la limite de la foi catholique sur les débuts de la personne humaine au stade foetal et le moment où l'on doit la respecter* [c'est-à-dire, pour parler clair, qui sont partisans de la liberté de l'avortement]. Je crois que nous devrions apprendre à devenir plus catholiques, c'est-à-dire plus universels et plus ouverts aux diversités, tout en considérant que ceux qui sont avec nous font partie de la même Eglise. Celle-ci n'a jamais été une Eglise de gens triés, épurés, ne correspondant qu'à un seul modèle de célébration liturgique, de pensée théologique, d'engagement missionnaire ou d'option politique ».

Il est difficile de réunir dans une brève réponse tant d'erreurs :

1) Mgr Thomas oublie que les catholiques ne sont pas ... des protestants : il n'est pas du ressort des catholiques, à titre individuel, d'établir ce qui est essentiel à la foi. C'est l'affaire de l'Eglise enseignante qui l'établit avec autorité, non pas arbitrairement, mais bien sur la base de la Révélation divine. La « très grande diversité de conceptions » entre catholiques en matière de foi, si elle existe, naît ou de l'ignorance ou de la mauvaise foi, ou bien parce que ceux qui ont l'autorité dans l'Eglise sont défaillants, et, comme aujourd'hui, manquent à leur propre devoir qui est de modérer ceux qui enseignent l'erreur et d'empêcher que les fidèles les écoutent. (Saint Thomas *In omnes S. Pauli Apostoli commentaria. Commentarium in I Tm 1,3*).

2) Selon Mgr Thomas, l'Eglise embrasserait tranquillement aussi bien les traditionalistes qui n'acceptent pas un certain nombre de positions du Concile que les théologiens partisans de l'avortement. Et, selon lui, nous devrions faire de même pour être « plus catholiques », « plus universels ». Nous demandons quel concept a jamais eu Mgr Thomas de la catholicité de l'Eglise.

L'Eglise a toujours accepté en son sein des positions diverses, non seulement sur des matières discutables ou sur des questions encore ouvertes. Mais, en matière de foi et de morale, il est contre la nature même de l'Eglise, voulue par Notre Seigneur Jésus Christ « une par la foi, le gouvernement et la communion » (Léon XIII, *Satis cognitum*), ce pluralisme que Mgr Thomas voudrait lui attribuer. Si les traditionalistes repoussaient certaines positions du Concile par esprit d'indépendance ou de rébellion, et non parce qu'ils ont en conscience le devoir de les repousser parce que ces positions sont en contradiction avec ce que l'Eglise a toujours enseigné, l'Eglise ne les embrassera pas. Tout comme elle n'accepte pas, contrairement à ce qu'affirme Mgr Thomas, que des théologiens osent, contre l'enseignement perenné de l'Eglise, discuter sur le fait de savoir si l'avortement est licite. La « réelle ouverture » au monde pour affronter la Révélation proposée par ce

successeur des Apôtres est en contrast avec la Tradition de l'Eglise et avec le commandement divin : « Non addetis ad verbum quod ego loquor vobis neque auferitis ex eo » « N'ajoutez ni ne retranchez à ma parole » (Deut. 4,2). « Si quis evangelisaverit praeter id quod accepistis anathema sit » « Si quelqu'un annonce un autre Evangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème » (Gal 1,9). La « catholicité » de l'Eglise signifie qu'elle a été faite pour accueillir en son sein tous les hommes, indépendamment de leurs diversités raciales, nationales, politiques, etc... et non pour accueillir en son sein toutes les positions humaines, indépendamment de leur vérité ou erreur, de leur caractère bon ou mauvais. Si l'Eglise n'est pas une Eglise de parfaits, c'est pourtant une Eglise de personnes qui, renées dans le Christ, ont le devoir de tendre à la perfection et donc à la vérité et au bien. Les exemples par lesquels Mgr Thomas clot sa péroration en faveur d'une notion pervertie de « catholicité » ne sont pas tout à fait pertinents à sa thèse, car ils ne concernent pas la foi et la morale, mais bien des domaines dans lesquels existe et a toujours existé, les principes étant saufs, une légitime diversité.

L'esprit anti romain de l'Evêque de Versailles

Après avoir accusé le cardinal Mayer et ses collaborateurs de ne pas avoir travaillé de façon « conforme à ce que prévoit le droit de l'Eglise » parce que « la grande tradition de l'Eglise [tradition soudain redécouverte pour une application pro domo !] n'a jamais été de faire de l'évêque le simple correspondant local d'un chef situé à Rome », Mgr Thomas continue :

« Quand le cardinal Mayer est venu à Lourdes en octobre dernier, il m'a demandé s'il pouvait me rendre service dans le travail de réconciliation. Je suis en effet l'évêque le plus concerné car c'est dans mon diocèse que se trouvaient le plus grand nombre de disciples de Mgr Lefebvre. Je lui ai répondu que le premier service à me rendre était de ne pas interférer dans les affaires de mon diocèse, mais qu'il pouvait être le dernier recours auquel je pourrais m'adresser en cas de difficulté »

La « catholicité », « l'universalité », de Mgr Thomas, sa largeur d'esprit affectée font misérablement naufrage sur le petit écueil d'une bien petite commission romaine. S'agissant de sa personne et de « son » diocèse, voici qu'apparaît l'esprit antiromain de Mgr Thomas avec l'arrogance typique désormais de trop d'évêques postconciliaires.

Il est vrai que l'Évêque n'est pas « le simple correspondant local d'un chef situé à Rome » comme s'exprime Mgr Thomas, ou, moins grossièrement, n'est pas un simple délégué ou vicaire du Pape, mais le pasteur véritable et propre du troupeau à lui confié. Mais il est aussi vrai, cependant, que le pouvoir de chaque évêque, y compris celui de Mgr Tho-

mas, est subordonné au pouvoir du Pape et que le Pape, qui plus est, a « *plein et suprême pouvoir de juridiction sur toute l'Eglise et non seulement dans les choses qui concernent la foi et les coutumes, mais aussi dans celles qui concernent la discipline et le gouvernement de l'Eglise répandue sur toute la terre* » (Vat. I, Dz 1831) et ce pouvoir papal « *est ordinaire* [c'est-à-dire inhérent par disposition divine à la charge papale, pouvant s'exercer à toute occasion et non seulement dans des cas exceptionnels, par exemple en cas de manquement d'un évêque à ses

devoirs] et immédiat [c'est-à-dire que le Pape peut exercer son pouvoir directement, sans intermédiaires, même mitrés] tant sur toutes les Eglises particulières que sur tous les pasteurs et fidèles particuliers » (ibidem)

Mais Mgr Thomas, qui a subi la contagion de l'épiscopalisme renassant et qui, de fait, nie le pouvoir de juridiction effective du Pontife Romain sur toute l'Eglise, pour gonfler outre mesure le pouvoir épiscopal, montre qu'il ignore cette vérité de foi divinement définie. Elle ne le rend certes pas, « *le simple corres-*

pondant local d'un chef résidant à Rome », mais exige qu'il accomplisse son devoir de pasteur dans son diocèse « *cum Petro et sub Petro* » et surtout lui interdit de se donner l'air d'un chef autocéphale de son diocèse, s'il ne veut pas être un évêque schismatique de fait, même s'il ne se déclare pas tel. Ceci, en fait, est le débouché final de cet esprit antiromain que les Evêques, comme Mgr Thomas, affichent, se glorifiant de leur propre honte, favorisés par une Rome toujours plus démissionnaire.

Cyprianus

A qui imputer le discours du Pape à l'audience générale du 11 janvier dernier

s'agit d'une vérité de foi

Il est de foi divine définie qu'après sa mort Notre Seigneur Jésus Christ est descendu en son âme séparée du corps aux enfers, ou encore au préenfer, ou limbes comme l'appellent les Pères de l'Eglise, demeure des justes qui avaient vécu avant son avènement. Cette vérité de foi est professée dans le Symbole des Apôtres : « *Credo... in Jesum Christum... qui... descendit ad inferos* » ; « *Je crois... en Jésus-Christ... qui... est descendu aux enfers* » (Dz. 6-4b) et dans le symbole « *Quicumque* » dit « *de saint Athanase* » : « *Est ergo fides recta ut credamus et confiteamur quia Dominus noster Jesus Christus... descendit ad inferos* : Voici donc la foi orthodoxe : nous croyons et confessons que Notre Seigneur Jésus Christ... est descendu aux enfers (Dz 40, F.C. 10).

Pierre Abélard a soutenu « *quod anima Christi per se non descendit ad inferos sed per potentiam tantum* », que l'âme du Christ n'est pas descendue aux enfers elle-même mais seulement par sa puissance », sentence que condamna le Concile de Sens en 1140 ou 1141 (Dz. 38/5, 18).

Le IVème concile de Latran, tenu en 1215 contre les erreurs des Cathares, commence par répéter : « *Firmiter credimus et simpliciter confitemur... nous croyons fermement et professons sans réserve : ... et enfin le Fils unique de Dieu, Jésus-Christ... ayant subi sa passion sur le bois de la croix pour le salut du genre humain, et étant mort ... descendit ad inferos, surrexit a mortuis et ascendit in cælum* »..., « *est descendu aux enfers, est ressuscité des morts et est monté au ciel* », puis il ajoute cette précision : « *descendit in anima et resurrexit in carne, ascenditque pariter in utroque* » : ... « *il est descendu en son âme, est ressuscité en sa chair et remonté âme et corps.* » (Dz 429).

Le dogme professe donc la descente réelle de l'âme du Christ aux enfers et non une descente symbolique ou métaphorique. Le dogme catholique de la descente réelle de l'âme du Christ aux enfers se fonde sur la Sainte Ecriture et sur la Tradition orale, les deux sources de la révélation divine.

La réalité de la descente du Christ aux enfers est attestée par la Sainte Ecriture, en particulier en Mt. XII, 40 ; Act. II, 24 et II, 31 ; Rom X, 6-7. Elle est attestée aussi, unanimement, par les Pères de l'Eglise, témoins de la Tradition : S. Ignace d'Antioche (*Magn.* IX, 2) ; S. Irénée (*Adv. Haer.* IV, XXXIII, 1, 12 et V XXXI, 1) ; S. Justin (*Dial.* 72, 99) ; Tertullien (*De Anima* 7, 55) ; Hippolyte (*De l'Antéchrist* 26, 45) ; et Saint Augustin, qui atteste la foi universelle de l'Eglise lorsqu'il écrit : « Qui donc, sinon un infidèle, pourrait nier que le Christ a été aux enfers ? » (*Lettre* 164, II, 3). Même la littérature apocryphe rend témoignage de la tradition incontestée de la descente réelle de Notre Seigneur Jésus aux enfers.

Saint Thomas, « prince de la théologie catholique », résume la tradition de l'Eglise dans les huit articles de la *Somme Théologique*, IIIème partie, question 52, y posant et y résolvant huit questions qui n'ont de sens que par rapport à une descente réelle du Christ aux enfers :

1. *Convenait-il que le Christ descendit aux Enfers ?* ; 2. *En quel enfer est-il descendu ?* ; 3. *A-t-il été tout entier dans l'enfer ?* ; 4. *Y est-il resté un certain temps ?* ; 5. *En a-t-il libéré les saints Patriarches ?* ; 6. *A-t-il libéré de l'enfer les damnés ?* ; 7. *A-t-il libéré les enfants morts avec le péché originel ?* ; 8. *A-t-il libéré les hommes du purgatoire ?*

A la seconde question, savoir si, descendu au séjour infernal des justes, le Christ est descendu aussi dans l'enfer des damnés, saint Thomas répond : « *On peut se trouver en un lieu de deux manières :*

Première manière : au moyen de ses effets... Deuxième manière : par son essence même. Et c'est ainsi que l'âme du Christ est descendue seulement dans la partie de l'enfer où étaient détenus les

justes pour visiter localement par son âme ceux qu'il visitait intérieurement par sa grâce selon sa divinité ».

A la question n°4, savoir « *si le Christ a prolongé son séjour en enfer quelque temps* », saint Thomas répond :

« *Tout comme le Christ a voulu que son corps fût déposé dans un tombeau, il a voulu aussi que son âme descendit aux enfers. Or son corps est demeuré au tombeau un jour entier et deux nuits pour prouver la réalité de la mort. Cela donne lieu de penser que son âme est restée en enfer tout ce temps-là, en sorte qu'en même temps son âme est sortie de l'enfer et son corps du tombeau.* »

Le *Catéchisme romain*, publié par saint Pie V comme l'avait ordonné le Concile de Trente, insiste pareillement sur la descente aux Enfers : « *Il ne faut pas croire, dit-il, qu'il y soit descendu en y faisant parvenir seulement sa vertu et sa puissance et non son âme même. Il faut au contraire soutenir fermement que son âme est descendue en enfer réellement par sa présence. Nous disposons, à ce propos, du témoignage explicite de David : "Tu ne laisseras pas mon âme en enfer"* (Ps. XV 10) ».

Sans aucun doute, donc, l'Eglise a toujours et partout professé que le Christ est descendu aux enfers *réellement*, condamnant toute interprétation symbolique ou métaphorique de cet article du Credo.

Une hérésie

Au contraire, dans le texte de la catéchèse faite par le pape à l'audience générale du 11 janvier dernier, telle qu'elle a été publiée dans *L'Osservatore Romano* du lendemain 12 janvier 1989, nous voyons proposer l'hérésie d'Abélard ! (D.C. n° 1979, le 15 mars 1989, p.224).

Se référant à la Première Epitre de saint Pierre III, 19 : « *C'est en esprit que le Christ est allé annoncer le salut aux esprits qui attendaient en prison* » (I Pierre, III, 19), nous lisons qu'*« il semble que ce soit là une représentation*

métaphorique de l'extension de la puissance du Christ crucifié même envers ceux qui sont morts avant lui. ». Et pour qu'il soit clair qu'il ne « semble » pas en être ainsi, mais que c'est réellement « une représentation métaphorique » le texte ajoute : « Malgré son obscurité, le texte de la Lettre de Pierre confirme les autres textes en ce qui concerne la conception de la « descente aux enfers », comme accomplissant jusqu'à la plénitude le message évangélique du salut. C'est le Christ qui, déposé dans le sépulcre quant à son corps, mais glorifié dans son âme admise à la plénitude de la vision béatifique de Dieu, communique son état de béatitude à tous les justes avec qui, quant au corps, il partage l'état de mort. »

Donc, pour s'en tenir à la catéchèse du 11 janvier, l'âme de Notre Seigneur Jésus-Christ ne serait pas descendue aux enfers pendant que son corps reposait au tombeau, comme l'Eglise l'a toujours cru et enseigné, mais elle serait, au contraire... montée au ciel. Quand donc, dans le Credo, nous professons qu'elle est « descendue aux enfers », nous énonçons non un fait réel mais une simple représentation métaphorique pour signifier « l'extension de la puissance du Christ crucifié même envers ceux qui sont morts avant lui ». C'est là reproduire ni plus ni moins l'erreur d'Abélard, qui est de dire que le Christ est descendu aux Enfers « par sa puissance seulement ».

Malheureusement, tout le texte du pape ne laisse subsister aucun doute. Plus loin, se référant au chapitre IV, verset 6 de la même Prima Petri : « Même aux morts la bonne nouvelle a été annoncée, afin que, bien qu'en perdant la vie corporelle, ils aient subi la condamnation commune à tous les hommes, ils vivent selon Dieu en esprit », nous trouvons écrit : « Bien qu'il ne soit pas facile à interpréter, ce verset confirme lui aussi la conception de la « descente aux enfers » en tant que phase ultime de la mission du messie. Une phase « condensée » en peu de jours par les textes qui tentent d'en faire une présentation accessible à qui est habitué à raisonner et à parler par métaphores temporelles et spatiales, mais immensément vaste dans sa signification réelle d'extension de l'œuvre rédemptrice à tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux, même à ceux qui, aux jours de la mort et de la sépulture du Christ, gisaient déjà au royaume des morts ».

La « descente aux enfers » n'est donc pas un fait réel, le texte de la catéchèse papale y insiste, ce n'est qu'une « présentation accessible à qui est habitué à raisonner et à parler par métaphores temporelles et spatiales ». Sa signification réelle et non métaphorique, en effet, est l'extension de l'œuvre rédemptrice du Christ à tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Rien de moins, rien de plus.

L'autre « signification »

« Il descendit aux enfers » aurait aussi

une autre signification, que le texte de la catéchèse papale définit être « la première », mais que nous préférons examiner en second lieu.

Partant d'Eph. IV, 8-10 : « Mais que veulent dire ces mots : « il est monté », sinon qu'il était d'abord descendu au plus profond de la terre ? », le texte explique : « Si dans la Lettre aux Ephésiens il est mis « au plus profond de la terre », c'est parce que la terre accueille le corps humain après la mort, comme elle accueillit aussi le corps du Christ après sa mort sur le Golgotha selon la description des évangélisateurs » (cf. Mt. XXVII 59 sv ; Jn. XIX, 40-42). Le Christ est passé par une expérience authentique de la mort, y compris le moment final qui fait généralement partie de son économie globale : il a été déposé dans le sépulcre.

C'est une confirmation que la mort fut une mort réelle, et non seulement apparente. Son âme, séparée du corps, était glorifiée en Dieu, mais son corps gisait dans le sépulcre à l'état de cadavre [s'il est permis d'appeler ainsi le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ qui, même dans la tombe, restait uni à la divinité].

Durant les trois jours (non complets) qui s'écoulèrent entre le moment où il « expira » (Mc. XV, 37) et sa résurrection, Jésus a fait l'expérience de l'« état de mort », c'est-à-dire qu'il a connu la séparation de l'âme et du corps dans l'état et la condition de tous les hommes. C'est là le premier sens des mots « il est descendu aux enfers » et ils sont en rapport avec ce que Jésus lui-même avait annoncé quand, faisant allusion à l'histoire de Jonas, il avait dit : « Tout comme Jonas demeura trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits au cœur de la terre » (Mt. XII, 40) »

Bref, la première signification d'*« il est descendu aux enfers »* serait : « il a été déposé au sépulcre », il a été enseveli ! Or, que l'Eglise n'ait jamais donné ce « premier sens » à l'article du Credo, « il est descendu aux enfers », c'est ce qu'atteste brièvement mais définitivement le *Catéchisme Romain* publié par saint Pie V en vertu du décret du Concile de Trente : « Le Pasteur jettera beaucoup de lumière sur le sens de cet article, en expliquant d'emblée comment s'entend ici l'expression « les enfers ». Il préviendra surtout qu'elle n'est pas mise pour « le sépulcre », interprétation que quelques-uns lui ont donné avec autant d'impiété que d'ignorance. Nous avons déjà appris, en effet, par l'article précédent, que Jésus-Christ Notre Seigneur a été enseveli. Les apôtres n'avaient donc aucune raison, en rédigeant la règle de la foi, de répéter la même vérité en une formule en réalité plus obscure ».

Y a-t-il une justification ?

Le texte de la catéchèse du pape insiste sur « l'obscurité », sur la « difficulté d'interprétation » des textes bibliques, qui se plient à cette exégèse, disons,

« nouvelle ». Quand même il en serait ainsi, l'obscurité et la difficulté de l'interprétation ne constituent ni un empêchement ni, moins encore, une justification, car il existe sur la descente de Jésus aux enfers une tradition orale claire et incontestée et l'enseignement explicite de l'Eglise qui sont et doivent être de règle en exégèse. A moins qu'on ne veuille adopter le principe luthérien de *la seule Ecriture*, en répudiant tant la tradition orale que le Magistère. Quoi qu'il en soit, nous renvoyons pour les textes bibliques au « *Dictionnaire de Théologie Catholique* », tome XII (1935) colonnes 1766-1770, dues à l'excellent exégète A. Tricot. Voir aussi l'exégète J. Chaine dans le *Dict. de la Bible*, Suppl. I, colonnes 395-451, et, pour l'exégèse de la Prima Petri III, 19 sv., IV, 5-6, le grand et illustre dominicain Ceslaus Spicq, *Les Epîtres de Saint Pierre*, Paris, Gabalda 1966, pp. 136-139. Il n'y a pas à en douter, la Prima Petri III, 19-22, IV, 5-6 est à entendre au sens littéral de la descente réelle de Jésus aux enfers. (Voir aussi, de M. Francesco Spadafora, le « *Dizionario Biblico* », Rome, éd. Studium, sub verbo *Discesa di Gesù Cristo agli inferi*.

Cette erreur n'est pas sans porter préjudice à la foi

C'est une thèse donnée comme de « science certaine », c'est-à-dire une vérité qui n'a pas encore été définie mais qui est garantie par son rapport intime avec la Révélation Divine, que l'âme du Christ possédait dès le premier instant de son existence la vision immédiate de Dieu. Il s'ensuit que le Christ fut, selon les expressions de la scolastique, *viator et simul comprehensor*, à la fois pèlerin sur terre et déjà au terme de son pèlerinage terrestre.

Le modernisme a nié cette doctrine traditionnelle sur la vision béatifique du Christ, mais le Magistère pontifical l'a réaffirmée.

Le décret *Lamentabili* de 1907 contre le modernisme condamne au n° 32 la proposition que voici : « Le sens naturel des textes évangéliques ne peut être mis d'accord avec ce que nos théologiens enseignent sur la conscience et la science infallible de Jésus Christ ». (Dz 2032, Foi Cath. 369).

Le Saint Office a répondu négativement, en 1918, à la question de savoir si l'on peut enseigner en toute sûreté, c'est-à-dire sans préjudice pour la foi, la proposition suivante : « Il n'est pas évident qu'il y ait eu dans l'âme du Christ, lorsqu'il vivait parmi les hommes, la science qu'ont les bienheureux dans la vision : Non constat fuisse in anima Christi inter homines degentis scientiam quam habent beati seu comprehensores » (Dz 2183, Foi Cath. 376).

Dans l'encyclique « *Mystici Corporis* » le pape Pie XII a déclaré en 1943 : « La vision béatifique existe aussi chez lui au point de surpasser de loin en étendue et en clarté la conscience béatifique de tous les saints du ciel... Par la vision bienheu-

reuse dont il jouissait déjà à peine conçu dans le sein de sa divine mère, il a constamment et parfaitement présents tous les membres du Corps mystique» (*Acta Apostolicae Sedis* 1943, pp. 215 et 230; F.C. 385, Dz. 2289).

La même doctrine a été réaffirmée aussi par Pie XI dans l'encyclique « *Misericordissimus Redemptor* » et par Pie XII lui-même dans l'encyclique « *Haurietis aquas* » (F.C. 379-386).

En revanche, dans la catéchèse du pape, il est question de l'admission de l'âme du Christ « à la plénitude de la vision béatifique de Dieu » et de « l'entrée de l'âme du Christ dans la vision béatifique au sein de la Trinité », ce qui équivaut à renier la doctrine traditionnelle sur la vision béatifique du Christ.

C'est là un signal alarmant

Tels sont les faits. Et c'est de là que vient la question que nous avons prise pour le titre : « A qui imputer la catéchèse papale du 11 janvier dernier ? »

Lorsque Bernard Häring a dit que les discours du pape étaient « en grande partie écrits par d'autres », Paul VI s'en est offusqué comme d'une offense à sa personne (voir *L'Osservatore Romano* des 2 et 3 janvier 1975, p.2). En réalité ce n'est injurieux pour aucun pape de supposer que la plupart de ses discours ont été écrits par d'autres. Aucun pape ne peut, en effet, avoir matériellement le temps de tout faire par lui-même ; il lui faut donc nécessairement recourir à des collaborateurs. Et puis, dans le cas présent, il nous semblerait beaucoup plus injurieux d'affirmer sans hésitation qu'une hérésie et une erreur aussi graves soient sorties directement de la plume du Saint-Père.

Quoi qu'il en soit, la gravité du fait ne peut être passée sous silence. Voici des années que les catholiques doivent défendre leur foi contre une pseudothéologie qui dissout les vérités de foi en vaines métaphores, réduisant même la divinité de Notre Seigneur Jésus Christ à une « formule » pour « signifier » sa mission salvifique.

Cette prétendue « théologie », qui repropose toutes les hérésies et toutes les erreurs du modernisme condamnées par saint Pie X, a envahi les « nouveaux » catéchismes imposés par diverses conférences épiscopales. Leur voir maintenant relever la tête jusque dans la catéchèse pontificale nous semble être un signal vraiment alarmant.

Julianus

Et voici « L'Osservatore Romano » QUI ENCENSE KASPER

Une thèse fondamentale jadis critiquée
L'*Osservatore Romano* du 17 juin 1989 publie en page 5 des « Réflexions sur la foi chrétienne » de Mgr Walter Kasper, évêque de Rottenburg et Stutt-

gart, auteur de « Au-delà de la connaissance », théologie et pastorale, article signé de Gino Concetti. Cette flagornerie à l'adresse du théologien récemment nommé évêque de Rottenburg et Stuttgart est véritablement hors de propos. Car « Au-delà de la connaissance » est un des nombreux ouvrages détestables de Walter Kasper édités en Italie par la maison d'éditions « Queriniana » à Brescia.

Voici comment Gino Concetti en résume la « thèse fondamentale » :

« Aujourd'hui, soutient ce théologien [Walter Kasper], ce qui est mis en question n'est plus seulement la manière de transmettre la foi même. Il ne s'agit pas de la foi des autres, ni de celle de la génération suivante, mais de notre foi personnelle.

La réponse appropriée ne peut venir que de témoignages de foi. La théologie en tant que science ne peut pas faire grand chose, sa contribution est modeste. La seule chose qui convainc est une foi vécue. La foi, on peut en témoigner, non la démontrer »

La même « thèse de fond » a été exposée par Kasper dans son livre « *Introduzione a la fede* » : *Introduction à la foi*, traduction italienne pareillement éditée par la « Queriniana » à Brescia en 1973 et due au directeur actuel des éditions, Rosino Gibellini, l'un des 63 théologiens rebelles italiens. Mais à cette époque la thèse de Kasper, qui n'était pas encore évêque, ne recueillit pas l'approbation de L'*« Osservatore Romano* ». Il y fut l'objet des critiques du Salésien Luigi Bogliolo, alors professeur à l'Université pontificale de Latran.

Réponses à quelques questions

Nous allons tirer de la monographie de Bogliolo, *Athéisme et Langage*, Rome 1974, la réponse à quelques questions.

Pourquoi donc, selon Kasper, y aurait-il lieu de mettre en doute aujourd'hui non seulement la foi des autres et celle des générations à venir, mais jusqu'à notre propre foi, et même la foi elle-même ? Simplement parce que selon Kasper, « ne sont plus praticables pour parvenir à Dieu ni la voie ontologique de la philosophie chrétienne traditionnelle fondée sur la seule expérience, parce que l'homme a transformé le monde en matériel de sa liberté, ni la voie des exigences intérieures de la conscience qui réclame Dieu comme un postulat à la manière de Kant » (*Athéisme et langage*, p. 14). Cela revient à dire que, toujours selon Kasper, « en partant de l'homme et du monde, il n'est plus possible de remonter à Dieu. » (Tiré du même passage).

Ensuite : pourquoi donc, lorsqu'est mise en question selon Kasper « notre propre foi » et même « la foi elle-même », « la théologie, en tant que science, ne peut pas faire grand chose » ? Simplement parce que, dit-il, « Une philosophie qui apporterait à la foi ce fondement humain de la foi-même n'est pas possible. Une théologie philosophique

capable de dire quelque chose au sujet de Dieu est impossible. L'insignifiance du langage théologique se ramène à l'impossibilité pour l'intelligence humaine de connaître Dieu avant la foi et en dehors d'elle » (Ouvrage cité, p.71)

L'impossibilité de « s'élever vers Dieu par la seule raison », voilà exactement ce que signifie la thèse équivoque citée par Concetti, disant qu'on peut seulement témoigner de la foi, non la démontrer.

Il y a là opposition à la Révélation et au Magistère infaillible

Or affirmer qu'il est impossible aujourd'hui à l'intelligence humaine de remonter à Dieu en partant du monde et de l'homme, et donc de connaître Dieu avant la Révélation et indépendamment d'elle, c'est contredire, aujourd'hui comme hier, non seulement la saine philosophie, mais aussi la Révélation.

« Ils sont insensés tous ces hommes qui ont ignoré Dieu et qui n'ont pas su par les biens visibles voir Celui qui Est ni par la considération de ses œuvres en reconnaître l'Ouvrier »... ; car à la grandeur et à la beauté des créatures se reconnaît, par réflexion, leur premier Auteur » (Sagesse XIII, 1,5). Et en Rom. I, 20 : « Ce qu'Il a d'invisible, (lui, Dieu), est devenu visible lorsqu'Il eut créé le monde car cela s'entrevoit dans les choses créées. Parmi ces qualités reconnaissables se trouvent entre autres sa puissance éternelle et sa divinité, de sorte qu'ils sont inexcusables (ceux qui Le nient et L'offensent) ».

Plus loin en Rom. II, 14-15 on lit : « Quand les païens, qui n'ont pas de lois (positives) accomplissent selon la loi (naturelle) les œuvres qui sont prescrites par la loi (de Moïse) ils se tiennent lieu de loi à eux-mêmes, bien que dépourvus d'une loi (c'est-à-dire que leur conscience est leur loi). Ils montrent ainsi que ce qui est permis ou interdit est inscrit dans leur cœur ».

La Sainte Ecriture atteste donc que la raison humaine peut remonter à Dieu par ses seules forces naturelles, sans Révélation, à partir de la nature et de l'homme, dont la conscience morale atteste le législateur suprême, et que, donc, les athées sont « sans excuse ». Et ceci en tout temps, la nature humaine était substantiellement immuable.

Contre l'agnosticisme philosophique, le magistère infaillible de l'Eglise a défini à Vatican I le dogme de la possibilité naturelle de connaître l'existence de Dieu en formulant l'anathème que voici :

« Si quelqu'un dit que le Dieu unique et véritable, notre Créateur et Seigneur, ne peut être connu avec certitude par ses œuvres grâce à la lumière naturelle de la raison humaine, qu'il soit anathème » (Dz 1806, F.C. 104).

Mais Walter Kasper, professeur de théologie dogmatique à la faculté catholique de l'Université de Tübingen, membre de la Commission théologique internationale, consultant du Conseil Pontifical pour la Promotion de l'Unité des Chrétiens, et à présent Evêque de Rotten-

burg et Stuttgart en Allemagne Fédérale, nie, en rébellion déclarée contre le magistère infaillible de l'Eglise et au mépris public de ses anathèmes, qu'"aujourd'hui" l'intelligence humaine puisse connaître Dieu avant la foi et en dehors d'elle, indépendamment de la Révélation.

Une nomination effarante

Il est superflu de rappeler que cette négation est typiquement moderniste. En examinant le modernisme en tant que philosophe, saint Pie X écrit dans l'encyclique « *Pascendi* » :

« Pour commencer par le philosophe, les modernistes posent comme base de leur philosophie religieuse la doctrine qu'on appelle l'agnosticisme. Selon celle-ci, la raison humaine est enfermée rigoureusement dans le cercle des phénomènes, c'est-à-dire des choses qui apparaissent ; on ne lui accorde ni le droit ni la faculté naturelle d'en dépasser les limites. Aussi n'est-elle pas capable de s'élever jusqu'à Dieu ni même d'en connaître l'existence par le moyen des choses visibles [...] Ces prémisses posées, il est facile de voir ce qu'il advient de la théologie naturelle, des motifs de crédibilité, de la révélation extérieure. Tout cela, les modernistes le suppriment purement et simplement et le renvoient à l'intellectualisme, système ridicule selon eux et périmé depuis longtemps. Cela ne leur inspire aucune retenue de savoir que d'aussi énormes erreurs ont déjà été formellement condamnées par l'Eglise. Vatican I, en effet a promulgué les anathèmes suivants : "Si quelqu'un dit que le Dieu unique et véritable, notre Créateur et Seigneur, ne peut être connu avec certitude par ses œuvres grâce à la lumière naturelle de la raison humaine, qu'il soit anathème" (Dz 1806, F.C 104)

Et pareillement : "Si quelqu'un dit qu'il n'est pas possible ou qu'il n'est pas expédié que l'homme soit instruit par révélation divine du culte à rendre à Dieu, qu'il soit anathème."

Et enfin : "Si quelqu'un dit que la révélation divine ne peut être rendue croyable par des signes extérieurs et que ce n'est donc que par l'expérience individuelle ou par l'inspiration privée que les hommes doivent être amenés à croire, qu'il soit anathème."

Le lecteur n'a qu'à relire les renseignements que nous avons fournis sur la « christologie rénovée » de Kasper dans le *Courrier de Rome* de juillet-août dernier et il constatera que de son agnosticisme philosophique Kasper a tiré exactement toutes les conséquences illustrées par le Saint Pape.

Dans ce même numéro du *Courrier de Rome*, nous avons montré en employant les termes mêmes dont Kasper s'est servi que celui-ci ne croit pas à la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il reste à se demander s'il croit à l'existence de Dieu.

« Si la raison ne peut rien dire de valide sur Dieu — a écrit Bogliolo — l'athéisme demeure justifié, même si par euphémisme il prend les noms de "phénoménisme", d'"agnosticisme", de "posi-

tivisme", de "pragmatisme", etc. La rupture entre la foi et la raison fait aboutir d'une part au fidéisme, de l'autre à l'athéisme ». (Ouvrage cité, pages 71-72).

Quelle que soit celle des deux voies qu'aït pris Kasper, ce n'est en tout cas pas la voie de l'orthodoxie catholique. Et son élévation à l'épiscopat ne cesse d'effrayer quiconque aime l'Eglise.

N.B.

Dans sa monographie, le P. Bogliolo écrivait « qu'il y a beaucoup d'affinités entre la méthodologie de Kasper et celle de Molari » (p. 17, voir aussi p. 71).

Mgr Carlo Molari, prélat romain, a été écarter de son enseignement à l'Université Pontificale Urbanienne à la suite d'un jugement défavorable de la faculté de théologie de cette université ; ce jugement lui reprochait en particulier « une méfiance radicale envers la connaissance intellectuelle », autrement dit l'agnosticisme. (Voir *Si Si No No* Ie année, n°5, p.3 et IIIème année n°12, p.6). Son compère Walter Kasper, nous le retrouvons, au contraire, évêque.

Paulinus

KASPER ET « son vieux collègue » RATZINGER

« Des dons de Dieu » qui sont des châtiments

Dans le numéro de juillet-août 1989 du « *Courrier de Rome* », nous avons amplement commenté l'apostasie du « théologien » allemand Walter Kasper, apostasie qui ne l'a pourtant pas empêché d'être nommé évêque de Rottenburg et Stuttgart en Allemagne Fédérale.

Récapitulons. Selon Kasper :

1) une bonne part des miracles rapportés dans l'évangile sont « des légendes », « des récits non historiques », et les miracles qui restent peuvent aussi être interprétés comme « signes de possession ». De plus, ils ne sont pas très clairs en eux-mêmes, et ne constituent pas nécessairement une preuve de la divinité de Jésus. (« *Jésus le Christ* », Editions du Cerf).

2) Les miracles, en tout cas, ne peuvent être reconnus avec certitude ; c'est-à-dire, qu'il n'y a pas de preuves extérieures, extrinsèques, de l'origine divine de la foi chrétienne, dont pourtant toutefois Walter Kasper a accepté d'être Maître et Gardien dans son diocèse (Le sera-t-il, c'est une autre question).

3) D'ailleurs, en toute logique, le problème de démontrer l'origine divine du christianisme ne se pose même pas pour Walter Kasper, car Jésus n'est pas Fils de Dieu et n'a jamais prétendu l'être. Même la communauté chrétienne primitive, en le reconnaissant Fils de Dieu, veut... lui reconnaître « une dignité à laquelle il n'avait pas prétendu ».

4) Jésus n'est pas ressuscité en son âme et en son corps. (Et d'ailleurs comment l'aurait-il pu, n'étant pas Dieu ?) Monté au ciel, moins encore. Ses « apparitions » aux apôtres n'ont été que « rencontres avec le Christ présent dans l'Esprit » (p. 212) c'est-à-dire comme une de ces « rencontres » purement spirituelles.

5) Walter Kasper ne cache pas que la conception virginal de la Sainte Vierge pose des « questions difficiles de théologie biblique » (p. 381, note 69), et, restant cohérent avec sa négation de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il rompt une lance en faveur de Nestorius qui niait la maternité divine de Marie.

6) Walter Kasper nie l'historicité des évangiles, leur inspiration divine et la véracité qui s'ensuit. Il ne croit ni à la Tradition, ni à l'Eglise, gardienne infaillible de la Révélation Divine ; les témoignages en notre possession sur Notre-Seigneur Jésus-Christ ne sont pas du tout neutres : ce sont des confessions et des témoignages produits par des gens qui croient ! [Sous entendu : « et qui, par conséquent, mentent, ou, tout au moins, se font des illusions »] (p. 212).

Sans avoir à craindre d'exagérer, nous avons donc écrit qu'en Walter Kasper les catholiques de son malheureux diocèse auront un Evêque dépourvu de la foi catholique, et l'Eglise un successeur des Apôtres apostat.

Malgré quoi le cardinal Joseph Ratzinger, « son ancien collègue », lui a écrit pour le féliciter : « Pour l'Eglise catholique en Allemagne, en cette période troublée, vous êtes un précieux don du Ciel » (*Trenta giorni*, de mai 1989).

Nous posons la question au cardinal Ratzinger : « Si ce sont là des "dons précieux", que pourront être les châtiments ? »

Au tort fait s'ajoute la dérision

En étant arrivés là, nous ne pouvons pas passer sous silence plus longtemps l'aspect le plus grave de toute la question.

Le cardinal Ratzinger est préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, laquelle continue d'avoir compétence, bien qu'avec des pouvoirs réduits et limités, sur toutes les questions qui concernent la Foi. Elle a toujours le pouvoir et le devoir de réprover les doctrines contraires aux principes de la foi, d'examiner et de condamner les livres qui les défendent, de juger les auteurs de délits contre la foi (cf. les n°3-8 du Motu Proprio de Paul VI *Integrae Servandae* du 7 décembre 1965).

Le cardinal Ratzinger aurait donc eu l'obligation de réprover la théologie hérétique de Kasper, de condamner les livres qui la répandent dans les différents pays du monde catholique, et de faire comparaître Kasper pour en répondre devant le tribunal de la Congrégation en question. Or non seulement le cardinal Ratzinger a omis d'accomplir ces devoirs de sa charge, mais il a voulu, au contraire, faire de Kasper un membre de la Commission Théologique internationale,

qui a la charge d'aider le Saint Siège et principalement la Congrégation de la Doctrine de la foi à examiner... les questions doctrinaires de plus grande importance ! Nous disons qu'il l'a voulu, parce que les membres de la Commission Théologique Internationale, qui a pour actuel président l'ex-président de l'ancien Saint-Office, sont nommés par le Saint Père sur la proposition, précisément, de ce préfet.

Il faut garder présent à l'esprit que la Commission Théologique Internationale devrait, pour s'en tenir à ses statuts, être composée de théologiens des diverses écoles et de diverses nations qui soient éminents par leur science et leur fidélité à l'enseignement de l'Eglise, ce que l'on ne peut dire de Kasper sans offenser la vérité objective.

En outre, si ce n'est pas son « ancien collègue » Ratzinger qui l'a proposé, il n'a du moins rien trouvé à redire à ce que Walter Kasper fut élu consulteur du Conseil Pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, puis « théologien » du Synode spécial de 1985, et enfin Evêque. Pour couronner cette œuvre, le cardinal Ratzinger en vient à nous dire que Walter Kasper est « un don précieux » accordé par Dieu à l'... « Ecclesia Dei adflicta », à la pauvre Eglise de Dieu affligée en Allemagne par des prétdendus théologiens substantiellement identiques à ce fameux « don de Dieu » et à l'égard desquels Kasper n'a pas caché à la presse sa sympathie, bien qu'il n'ait pas signé le « Document de Cologne ». (Voir *Avvenire* du 12 février 1989). C'est le cas de le dire : au tort fait s'ajoute la dérision.

Les erreurs sont « déclarées » et les errants sont faits évêques

Il existe pourtant, en plus des incontournables documents du magistère infailible, une Déclaration assez récente de la Congrégation qui a actuellement pour préfet le cardinal Ratzinger, et qui réaffirme à la date du 21 février 1972, « la Foi catholique au Fils de Dieu fait homme » et condamne les « erreurs récentes contre la foi au Fils de Dieu fait homme », qui sont exactement les erreurs enseignées et répandues par Kasper.

La triste moralité de la fable c'est que, dans l'ère nouvelle inaugurée par Vatican II, même quand les erreurs sont « déclarées » (jamais elles ne sont condamnées et moins encore anathématisées) les errants sont protégés en haut lieu et promus, même s'ils s'obstinent dans leurs erreurs. Tout ce que l'on exige d'eux, ce n'est pas de ne pas être modernistes, mais de l'être avec grâce et mesure en évitant l'éclat de publicités excessives. C'est d'ailleurs tout ce que la hiérarchie a demandé aux « théologiens » en rébellion trop bruyante.

Paulinus

LA « DECLARATION » QUI N'A JAMAIS COMPTÉ POUR PERSONNE

Il y a une Déclaration qui n'a jamais compté pour personne, même pas pour les autorités qui l'ont publiée. C'est celle du 21 février 1972 où la Congrégation pour la Doctrine de la Foi a réaffirmé « la Foi catholique au Fils de Dieu fait homme » (n°2) et réprouvé les « erreurs récentes contre la foi au Fils de Dieu fait homme » (n°3).

En effet, en dépit de cette « Déclaration », les « erreurs récentes » qui « sapent » la foi catholique au Fils de Dieu fait homme jusqu'à nier qu'il est réellement Fils de Dieu, continuent à pleuvoir sur les auditeurs de nombreuses chaires de Séminaires, d'Instituts théologiques, d'Universités Pontificales. En dépit de cette Déclaration, **Walter Kasper**, auteur d'une christologie « rénovée » selon les « récentes erreurs contre la foi au Fils de Dieu fait homme », a été promu à l'épiscopat.

Nous reproduisons intégralement les deux points cités pour servir d'antidote aux blasphèmes christologiques de Kasper que nous avons rapportés à titre documentaire dans notre précédent numéro.

★ ★ ★

Déclaration concernant la sauvegarde de la Foi aux mystères de l'Incarnation et de la Sainte Trinité contre des erreurs récentes

1) Il faut que le mystère du Fils de Dieu fait homme et le mystère de la Très Sainte Trinité, qui font partie des vérités principales de la Révélation, éclairent la vie des chrétiens par la pureté de leur vérité. Puisque des erreurs récentes sapent ces mystères, la Sacrée Congrégation pour la Doctrine de la Foi a décidé de rappeler et de sauvegarder la foi qu'ils transmettent.

2) *La foi catholique au Fils de Dieu fait homme* - Durant sa vie terrestre, Jésus-Christ a manifesté de diverses manières, par ses paroles et par ses œuvres, l'adorable mystère de sa personne. Après qu'il fut « devenu obéissant jusqu'à sa mort » (Phil. II, 6-8), il fut exalté par la puissance de Dieu en sa glorieuse résurrection, comme il convenait au Fils « par la médiation de qui » (I Cor. VIII, 6) tout a été créé par le Père. C'est de Lui que saint Jean proclame solennellement : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu... Et le Verbe s'est fait chair » (Jn I, 1,14, cf. I 18).

« L'Eglise a toujours saintement conservé le mystère du Fils de Dieu fait homme et l'a donné à croire "au cours des années et des siècles" (Vat. I, Cst *Dei Filius*, ch. IV) en lui donnant une expression de plus en plus explicite. Dans le Symbole de Constantinople en effet, qui se récite aujourd'hui encore au cours de la célébration eucharistique, elle professe sa foi en "Jesus-Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, ... vrai Dieu né du vrai Dieu, ... de même nature que le Père : ...pour nous les hommes et pour notre salut... il s'est fait

homme." Le texte latin *Missale Romanum*, ed. typica, Typis Polyglottis Vaticanicis 1970, p.389 dit : *consubstantialem Patri Dz 86*. Le Concile de Chalcédoine (IVème œcuménique) a prescrit de professer que le Fils de Dieu "engendré par le Père selon sa divinité avant tous les siècles, l'a été dans les derniers temps par la Vierge Marie Mère de Dieu selon son humanité" » (Dz 148).

En outre ce même Concile a appelé l'unique et même Christ, Fils de Dieu, personne ou hypostase, et a recouru d'autre part au terme de nature pour désigner sa divinité et son humanité : par ces termes il a enseigné qu'en l'unique personne de notre Rédempteur s'unissent les deux natures, divine et humaine, sans confusion ni mutation, sans division ni séparation.

De la même manière le IVème Concile du Latran a donné à croire et à professer que le Fils unique de Dieu, coéternel au Père, est devenu vrai homme et est une seule personne en deux natures (Constitution « *Firmiter credimus* » (Dz 428).

Telle est la foi catholique, que le Concile Vatican II a récemment et clairement exprimée en de nombreux passages, se conformant à la tradition constante de toute l'Eglise (voir la constitution dogmatique *Lumen Gentium* n°3, 7, 52, 53 ; la constitution dogmatique *Dei Verbum* n°2,3 ; la constitution pastorale *Gaudium et Spes* n°22 ; le décret *Unitatis Redintegratio* n°12 ; le décret *Christus Dominus* n°1 ; le Décret *Ad Gentes* n°3. Voir aussi : Paolo PP VI, Solenne Professione di Fede n°11 ; Doc Cath. 1969 col 1253 ; A.A.S. 60 è année (1968) p.437.

3) *Erreurs récentes sur la foi au Dieu fait homme*

Elles sont clairement opposées à cette foi, les opinions selon lesquelles il n'aurait pas été révélé, il ne serait pas connu, que le Fils de Dieu subsiste de toute éternité dans le mystère de Dieu, distinct du Père et de l'Esprit-Saint ;

De même les opinions selon lesquelles il faudrait abandonner la notion de la personne unique de Jésus Christ, né avant tous les siècles du Père selon sa nature divine et né au cours des temps de la Vierge Marie selon la nature humaine ;

et enfin la thèse selon laquelle l'humanité de Jésus-Christ existerait non comme assumée par la personne éternelle du Fils de Dieu mais plutôt en elle-même comme une personne humaine, et que par conséquent le mystère de Jésus consisterait dans le fait que Dieu qui se révèle serait souverainement présent dans la personne humaine de Jésus.

Ceux qui pensent de la sorte demeurent loin de la vraie foi en Jésus-Christ, même s'ils affirment que la présence unique de Dieu en Jésus fait bel et bien qu'il est l'expression suprême et définitive de la Révélation divine ; et ils ne retrouvent pas la vraie foi en la divinité du Christ lorsqu'ils ajoutent que le Christ peut être appelé Dieu du fait qu'en ce qu'ils appellent sa personne humaine Dieu est pleinement présent. »

Le Commonitorium de Saint Vincent de Lerins (suite)

V - Témoignage de saint Ambroise. - Eloge des Confesseurs qui, au cours des polémiques ariennes, défendirent la foi des ancêtres.

Mais peut-être sont-ce là des imaginations que nous suggèrent la haine de la nouveauté et l'amour de la tradition ? Si quelqu'un le croit, qu'il s'en rapporte du moins au bienheureux Ambroise. Au second livre de l'ouvrage adressé à l'empereur Gratien, Ambroise déplore lui-même le malheur des temps et dit : « O Dieu tout-puissant, nous avons assez expié par notre ruine et notre sang le meurtre des Confesseurs, l'exil des prêtres, de si grandes et si criminelles impiétés. Il est devenu assez clair que ceux qui ont violé la foi ne peuvent être en sûreté. » Pareillement, au troisième livre du même ouvrage : « Conservons donc, dit-il les préceptes des ancêtres et ne violons pas, dans la témérité d'une insolente audace, les sceaux héritataires. Ce livre prophétique et scellé, ni les anciens, ni les puissances, ni les anges, ni les archanges n'ont osé l'ouvrir : c'est au Christ seul qu'a été réservée la prérogative de l'expliquer. Ce livre sacerdotal, qui d'entre nous oserait en briser le sceau qui a été scellé par les confesseurs et consacré par tant de martyrs ? Ceux qui ont été contraints d'en rompre le sceau l'ont ensuite scellé, après avoir condamné la fraude. Ceux qui n'ont pas osé lui faire violence sont devenus Confesseurs et Martyrs. Comment pourrions-nous renier la foi de ceux dont nous célébrons la victoire ? » Oui, certes, nous les vantons, ô vénérable Ambroise ; nous leur donnons nos louanges et notre admiration ! Qui serait assez fou pour ne point souhaiter suivre (même s'il ne peut les atteindre) ceux qu'aucune violence n'a détournés de défendre la foi des aieux : ni les menaces, ni les séductions, ni la vie, ni la mort, ni le palais, ni les satellites, ni l'empereur, ni l'empire, ni les hommes, ni les démons ? ceux, dis-je, que Dieu a jugés dignes d'une si grande récompense pour leur opiniâtre attachement à l'antique foi, que, par eux, il a relevé les Eglises abattues, vivifié les populations chez qui l'Esprit était éteint, replacé sur le front des prêtres les couronnes qui en étaient tombées, effacé par les larmes des évêques fidèles, source jaillie du ciel, les écrits ou, pour mieux dire, les barbouillages abominables de l'impiété nouvelle ; rappelé enfin l'univers presqu'entier, -encore ébranlé par l'ouragan furieux de cette hérésie soudaine,- de la perfidie nouvelle à l'antique foi, d'une nouveauté déraisonnable à l'antique raison, d'une nouveauté aveugle à l'antique lumière !

Mais ce qu'il nous faut surtout admirer dans ce déploiement d'une énergie en quelque sorte divine, c'est que, dans le domaine des antiques maximes de l'Eglise, ces confesseurs prirent la défense non d'une fraction quelconque, mais de l'universalité. Il eût été impossible que de pareils hommes déployassent tant d'efforts pour soutenir les conjectures flottantes et contradictoires d'un homme ou deux, ou combattissent pour la conspiration téméraire de quelque minuscule province. Aussi s'attachèrent-ils aux décrets

et définitions de tous les évêques de la sainte Eglise, héritiers de la vérité apostolique et catholique, et aimèrent-ils mieux se livrer eux-mêmes que de livrer la foi de l'antique universalité. C'est par là qu'ils ont mérité de parvenir à un tel degré de gloire qu'on les considère, à juste titre, non seulement comme des confesseurs, mais comme les princes des confesseurs .

VI - Exemple du pape Etienne dans l'affaire du baptême des hérétiques

C'est un grand exemple que celui de ces bienheureux, un exemple en vérité divin et digne d'être infatigablement médité par tous les vrais catholiques. Rayonnant, comme le chandelier à sept branches, des sept lumières du Saint-Esprit, ils on en effet révélé de façon éclatante à la postérité le principe grâce auquel, dans toutes les entreprises de l'erreur, l'audace des nouveautés profanes serait désormais écrasée sous l'autorité de la sainte antiquité.

La méthode, à coup sûr, n'est pas nouvelle. C'a été dans l'Eglise une coutume constante que chacun mesurât la ferveur de sa piété à la promptitude même de la répulsion que lui inspirait de semblables nouveautés. Les exemples abonderaient. Pour faire court, nous n'en citerons qu'un seul, que nous emprunterons de préférence au siège apostolique, afin que tous voient plus clair que le jour avec quelle vigueur, quel zèle, quels efforts, les bienheureux successeurs des bienheureux apôtres, ont défendu l'intégrité de la religion traditionnelle.

Jadis Agrippinus, de vénérable mémoire, évêque de Carthage, fut le premier de tous les mortels qui pensa, contrairement au canon divin, contrairement à la règle de l'Eglise universelle, contrairement à l'opinion de tous les évêques ses collègues, contrairement aux usages et aux institutions des aieux, que l'on devait rebaptiser (les hérétiques). Cette fausse théorie causa bien des maux : à tous les hérétiques elle donna un exemple de sacrilège, et même à certains catholiques une occasion d'erreur. Comme de toutes parts on réclamait contre la nouveauté de ce rite et que tous les évêques, en tout pays, résistaient chacun dans la mesure de son zèle, le pape Etienne, de bienheureuse mémoire, qui occupait le siège apostolique, y fit opposition, avec ses autres collègues, il est vrai, mais plus qu'eux néanmoins : car il estimait, je pense, qu'il devait surpasser tous les autres par le dévouement de soi autant qu'il les dominait par l'autorité de sa charge.

Dans une lettre qu'il envoya alors en Afrique, il déclara, en propres termes, qu'il ne fallait rien innover, mais observer la tradition. Il comprenait, cet homme saint et prudent, que la règle de la piété n'admet qu'une attitude : à savoir que les fils acceptent l'héritage des croyances paternelles dans la même foi où leurs pères les ont eux-mêmes reçues, car il ne convient pas que nous menions la religion où il nous plaît, mais bien que nous la suivions où elle nous mène ; et le propre de la modestie et de la gravité

chrétiennes est, non point de léguer à la postérité ses idées personnelles, mais de conserver le legs des ancêtres. -Et quelle fut l'issue de cette affaire ? Pouvait-elle en avoir une autre que l'issue normale et accoutumée ? On garda l'antiquité, on repoussa avec mépris la nouveauté.

Mais peut-être ces inventions toutes récentes manquèrent-elles de défenseurs ? Bien au contraire. Elles eurent à leur service tant de vigueur, de génie, tant de flots d'éloquence, un si grand nombre de partisans, une si grande similitude avec la vérité, tant d'oracles empruntés à la Loi divine, mais compris d'une façon tout à fait nouvelle et défectueuse, qu'elles eussent formé une conspiration indestructible, ce me semble, si leur nouveauté même, cause unique d'un si grand effort, quelque soutenu et défendue et louée qu'elle ait été, ne les eût jetées bas. Et en quelle fut ultérieurement l'influence de ce Concile ou de ce décret africain ? Il n'en eut aucune, grâce à Dieu. Tout cela, comme un songe, comme une fable, comme une chose vainue, fut aboli, périmé, foulé aux pieds.

Et, ô surprenant retour des choses ! les promoteurs de cette opinion sont considérés comme catholiques ; leurs partisans, comme hérétiques. Les maîtres sont absous, et les disciples condamnés. Ceux qui ont écrit les livres seront enfants du Royaume, ceux qui les auront défendus auront la gêhenné en partage. Car, qui serait assez fou pour douter que le bienheureux Cyprien, lumière de tous les saints évêques et martyrs, ne doive, ainsi que ses autres collègues, régner durant l'éternité avec le Christ ? Mais qui, au contraire, serait assez sacrilège pour nier que les Donatistes et autres misérables, qui se prévalent pour rebaptiser de l'autorité de ce concile, ne doivent brûler éternellement avec le diable ?

Rédacteur : Abbé E. de Taveau,
Via Madonna degli Angeli 14
00049 VELLETRI
Rome

Directeur : B. de Roquefeuil

IOTA UNUM

Etude des variations de l'Eglise Catholique
au XX^e siècle. Romano Amerio

Cette "étude sur les variations de l'Eglise au XX^e siècle" constitue un véritable livre blanc sur la crise de l'Eglise comme le montrent bien les quelques titres de chapitre ci-après, extraits d'une table des matières

qui en comporte 41 :

La préparation du Concile - Le déroulement du Concile - L'après-concile - La crise du sacerdoce - l'Eglise et la jeunesse - L'Eglise et la femme - La démocratie dans l'Eglise

- La théologie et la philosophie
de l'après-concile - l'Oecuménisme

- La réforme liturgique...

672 pages - 140 x 225 - FF. 210.-
NOUVELLES EDITIONS LATINES

L' EUCHARISTIE : sacrement de la charité

Jean Paul Andre, 1ère partie.

"Ne pas avoir la foi au Saint-Sacrement, c'est le plus grand des malheurs".

Saint Pierre Julien Eymard

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

"Avant la fête de la Pâque, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, Jésus, après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin" (Jean, XIII, 1).

C'est par ces mots que saint Jean introduit son récit des événements du Jeudi-Saint. In finem dilexi eos, écrit-il. In finem signifie tout à la foi jusqu'à la fin et jusqu'à l'extrême.

Notre-Seigneur a aimé les siens.- c'est-à-dire ses apôtres et ceux qui, par eux, croiront en Lui, jusqu'à la mort.

Mais aussi Il les a aimés jusqu'à l'extrême, jusqu'aux dernières possibilités de l'amour, pourrait-on dire. Et cette extrémité, c'est la Sainte-Eucharistie. Voilà pourquoi la Sainte-Eucharistie est appelée le sacrement de l'amour. En elle, le bon Dieu a voulu nous laisser le témoignage de son immense charité.

Dans les pages qui suivent, nous allons contempler l'Eucharistie comme sacrement d'amour.

Le sacrement de l'Eucharistie

Avant d'entrer dans cette contemplation, il n'est pas inutile d'affermir notre foi dans le dogme de la présence réelle eucharistique. Cela parce que, tout simplement, nous avons besoin d'entendre de nouveau l'enseignement des vérités de foi - fides ex auditu, dit saint Paul -, et parce que des prédictateurs qui devraient se taire répandent les idées les plus confuses à ce sujet ou nient ce dogme plus ou moins directement.

Qu'est-ce donc que l'Eucharistie ?

L'Eucharistie est l'un des sept sacrements, l'un de ces sept signes sensibles et efficaces de la grâce; l'un de ces canaux spéciaux de la grâce chrétienne.

Elle est aussi le plus grand des sept. Car, tandis que les six autres sacrements à savoir : le baptême, la pénitence, la confirmation, l'ordre, le mariage, l'extrême-onction, ne contiennent qu'une vertu instrumentale participée du Christ pour transmettre la grâce sanctifiante et la grâce sacramentelle propres à chacun d'eux, l'Eucharistie, elle, contient l'auteur même de la grâce, la source même de toutes les grâces, Jésus-Christ lui-même, substantiellement.

Le dogme de la présence réelle eucharistique

En effet, et c'est un dogme de notre foi que l'on ne peut nier sans être hérétique, la Sainte Eucharistie contient vraiment, réellement et substantiellement Notre-Seigneur, le Verbe incarné aujourd'hui glorieux. Sous chacune des espèces du pain et du vin, Notre-Seigneur est vivant et tout entier, dans son Corps sacré, son précieux Sang, sa sainte Ame humaine et sa Divinité. Telle est la doctrine définie au Concile de Trente (Sess. XII, can. 1).

Il est vraiment présent, c'est-à-dire que l'Hostie consacrée n'est pas un simple signe ni un pur symbole qui auraient pour but de réveiller un quelconque sentiment religieux tenant lieu de foi. Par ce terme "vraiment", le Concile de Trente a voulu rejeter l'hérésie protestante.

Notre-Seigneur est également réellement présent. C'est-à-dire que l'Hostie consacrée n'est pas une figure de Notre-Seigneur, une image imparfaite de lui, comme l'était par exemple l'Agneau Pascal sous la loi mosaïque. La Messe du Jeudi-Saint a mis justement fin aux figures, puisqu'elle est la réalité que les figures avaient pour but d'annoncer.

Enfin Notre-Seigneur est substantiellement présent dans l'Eucharistie, c'est-à-dire tout entier, et non pas seulement par sa vertu, comme c'est le cas, au contraire, dans les autres sacrements.

L'Eglise enseigne ce dogme qui est une vérité essentielle du catholicisme, dans sa liturgie. Parce que la liturgie - le culte public de l'Eglise - déjà fondée sur la foi, exprime aussi la foi, pour l'éducation des fidèles.

Nous trouvons cette vérité exposée dans la Séquence de la magnifique Messe du Corpus Domini, de la Fête-Dieu, composée en 1264 par le Doctor Communis, saint Thomas d'Aquin : "Dogma datur christianis... C'est un dogme pour les chrétiens, que le pain est changé en sa chair et le vin en son sang. Ce qu'on ne peut comprendre ni voir, la foi vive l'atteste au delà de l'ordre naturel. Sous des espèces distinctes qui n'ont que le rôle de signes, se cachent des réalités sublimes".

Avant la consécration, l'hostie n'est que du pain. Lorsque le célébrant a prononcé sur elle les paroles sacramentelles :"Ceci est mon Corps", l'Hostie n'est plus du pain, car elle est devenue, en vertu de ces paroles, le Corps du Christ. Mais, en même temps et nécessairement par concomitance, selon l'expression de la théologie, c'est-à-dire indirectement et conséquemment, l'Hostie contient aussi le Sang, l'Ame humaine et la Divinité de Jésus-Christ.

(A suivre)

Le carmel d'Auschwitz

La Minorité juive qui, du lieu de souffrance et de mort qui s'appelle Auschwitz, fait une "affaire", ne représente qu'elle-même

Ceux qui, depuis la dernière guerre dorment dans les cimetières où les ont conduit leurs combats pour que la patrie retrouve la liberté, n'ont pas demandé à l'époque - s'il venait à disparaître - que leurs cadavres soient soigneusement séparés : juifs d'un côté, non-juifs de l'autre.

Il est étrange de considérer la chronologie de "l'Affaire", car c'est depuis les premiers contacts (secrets d'abord) entre le Conseil Juif Mondial (CJM) et Moscou, que brusquement quelques juifs de Belgique, puis le CJM, puis ses filiales (parmi lesquelles, en France, le CRIF) ont hurlé contre l'existence d'un couvent de Carmélites à Oswiecim, dit Auschwitz. En terre de Pologne !

Ces aboyeurs n'ont même pas demandé l'avis de héros juifs de la vraie Résistance, comme Marc Edelman. Ils ont immédiatement prétendu que les 42 km² que couvrait ce camp de la mort leur appartenait. En revanche, les dizaines de milliers de cadavres juifs, victimes de Staline et du NKVD, puis des héritiers de Staline, entre 1937 et 1953, ne les intéressent pas... Ils ne revendiquent que ceux qui sont morts en Pologne. Parce que c'est la Pologne, terre catholique. Ils nous disent que là sont morts des juifs. C'est exact, mais ils passent à dessein sous silence l'histoire du camp d'Auschwitz...

Ecoutez Jozef Garlinski pour savoir ce que cette affaire juive - qui vient d'ouvrir un bureau permanent à Moscou (capitale bien connue des droits de l'homme) - ne veut ni reconnaître, ni faire connaître :

"A l'origine, dit Garlinski, Auschwitz fut conçu pour les Polonais. Le premier convoi est arrivé le 14 juin 1940. Un an plus tard sont arrivés les premiers Tchécoslovaques et ensuite d'autres prisonniers venus de tous les coins d'Europe. Le premier convoi de juifs est arrivé le 26 mars 1942...".

Aux yeux du CJM, cela pèse peu si, sur 400.000 hommes et femmes non juifs internés dans le camp, 340.000 avaient déjà fini dans la fosse commune avant mars 1942... et si par la suite 150.000 prisonniers de toutes nationalités ont en-

core péri à Auschwitz. Garlinski, matricule 121.421, est un des rares survivants.

Lorsque le 14 juillet dernier, sept juifs d'Amérique sont venus protester contre les religieuses dont l'Ordre veut qu'elles se consacrent à la prière et au silence total, n'importe qui a pu voir sur les écrans l'un d'eux, le visage tordu de haine, invectivant ses vis-à-vis, Invectives contre le nazisme ? Que non pas. Contre la croix, contre des religieuses dont la présence - selon l'éditorial d'un quotidien parisien du soir - appartient "à ses signes d'appropriation intolérables pour la communauté juive, et pas seulement pour elle ". Se disputer 500m² d'un champ de mort qui couvrait, répétons-le 42 km²; se jeter à la figure des pourcentages de victimes, un demi-siècle après ce drame, est indigne et indécent. D'autant que les plus virulents n'ont rien connu de cette époque.

Les humiliations, la faim, la mort lente étaient le lot de tous, juifs ou pas. Ou bien y aurait-il une hiérarchie décrétée après coup ? Etrange comportement "humaniste"... étrange hommage aux victimes de considérer ainsi que les uns ont plus de droits que d'autres.

Mais j'oubliais : l'opération est politique. Non pas an nazie, non pas antitotalitaire, mais anti-polonaise. Une preuve : non loin de là, aux environs de Lvov, 2.400 juifs ont été assassinés entre le 22 et le 28 juin 1941, jetés dans un immense charnier, par le NKVD, parce qu'ils étaient juifs. Donc traîtres. Ni le CJM ni le CRIF ne s'intéresse à ces juifs-là, ni à ce lieu précis. Evidemment, ce serait mettre en cause les Soviétiques !

Pierre Faillant (Monde et Vie, 24.8.1989)

Abonnements :

Minimum :	Fr. 5.-
Normal :	Fr. 30.-
Soutien :	Fr. 40.- et plus

Lanzmann propose la solution finale : << gazer >> les Carmélites d'Auschwitz par persuasion !

<<Si les Carmélites d'Auschwitz veulent vraiment honorer les millions de morts de la Shoah, eh bien qu'elles s'immolent par le feu et le gaz.>>

Exploitant la débilité des réactions catholiques, les exigences du judaïsme grandissent sans limites

Jacques Lanzmann a ce mérite qui ne lui sera point ôté : il énonce carrément ce que d'autres pensent sans oser le dire. L'hommage aux morts de la Shoah que le judaïsme réclame en réalité, les catholiques n'ont aucun moyen de le rendre, tant ils sont réputés inexpliablement coupables : ils n'ont aucun autre moyen que l'immolation volontaire par le four crématoire et la chambre à gaz. S'il y avait en France une presse d'information et une télévision qui soient libres de leurs réactions, elles feraient à Jacques Lanzmann un charivari au moins aussi bruyant et prolongé que celui qu'on nous offre régulièrement et pour moins que ça.

Mais on peut donc proposer la chambre à gaz et le four crématoire aux Carmélites sans causer la moindre émotion à la conscience médiatique. Il y a bien quelque chose de profondément pourri au royaume de l'information".

J. M. (Présent, 3. 8.1989)